L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

La mort chez Serge Dalens, du sacrifice à l'espérance

Laurent DÉOM
Univ. Lille, EA 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000 Lille, France

Résumé

La mort, qui apparaît fréquemment dans l'œuvre de Serge Dalens, peut être mise en lien avec la tendance au mimétisme qui s'y observe. Ainsi prend-elle parfois la forme d'un sacrifice qui, suivant la lecture proposée par René Girard, sanctionnerait l'indifférenciation mimétique. Afin d'éviter cette issue fatale, certains textes de l'auteur proposent l'alliance comme moyen de préserver le mimétisme tout en évitant la souffrance et la mort. Cette formule ne parvient toutefois pas à déjouer durablement la mort. Il reste alors l'espérance, qui, sans renier le mimétisme et sans tenter d'éviter la mort, transcende celle-ci en en faisant une promesse de vie.
Mots clés : Alliance, Dalens, espérance, Girard, mort, sacrifice.

Abstract

Death appears frequently in the writings of Serge Dalens. It can be linked to the tendency to mimicry that is observed in this work: it sometimes takes the form of a sacrifice that sanctions mimetic indifferentiation, following the reading proposed by René Girard. To avoid this fatal outcome, certain texts of the author propose the alliance as a means of preserving the mimetism while avoiding suffering and death. However, this formula does not succeed in foiling death in the long term. What remains is hope, which, without denying mimicry and without trying to avoid death, transcends it by making it a promise of life.
Keywords : Alliance, Dalens, hope, Girard, death, sacrifice.

Introduction

La mort se rencontre fréquemment dans l'œuvre de Serge Dalens. Elle touche Yngve (*Le Prince Éric*), Denis et Baudouin (*L'Étoile de pourpre*) ou encore Tarcisius (*La Couronne de pierres*), et n'épargne pas son personnage le plus célèbre, le prince Éric (*La Mort d'Éric*). Il arrive même qu'elle s'immisce là où elle semblait d'abord évitée. Ainsi, le dernier chapitre de *La Tache de vin* montre les retrouvailles de Rémi et de Jean-Luc après l'opération que celui-ci a subie. Le roman se terminerait sur ce bonheur sans partage s'il ne comportait une postface dans laquelle Dalens envisage une fin tragique : « Ce que vous ignorez, c'est que durant des semaines, je n'ai pas su si, au lieu de s'achever dans la joie, l'histoire ne se briserait pas dans les larmes… »[1] L'auteur incite ses lecteurs les plus sages à ne pas tenter de connaître cette fin à laquelle il avait d'abord songé : « les cœurs simples ne s'aventurent pas volontiers sur les chemins bordés de cyprès »[2]. Il la livre toutefois à ceux qui désireraient la découvrir, ne renonçant pas tout à fait au tragique qu'il avait d'abord écarté. Il semble donc que l'issue fatale soit inévitable chez lui, du moins dans un certain nombre de romans significatifs. Cette nécessité est révélatrice de tendances profondes de l'imaginaire que Dalens met en œuvre dans son écriture, et en particulier d'une propension au mimétisme dont la mort constituerait l'aboutissement inévitable. Encore faut-il mettre au jour les significations que charrie cette relation entre la mort et le mimétisme en l'envisageant sous l'angle de trois formes essentielles qu'elle revêt : le sacrifice, l'alliance et l'espérance.

Le sacrifice : la mort subie

La mort se trouve déjà dans *Le Bracelet de vermeil*, édité en 1937. Cette apparition au seuil de l'œuvre est révélatrice : on sait l'importance que revêtent les premières œuvres[3] – et si

[1] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, t. III : *La Tache de vin* [1947], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996, p. 217.
[2] *Ibid.*
[3] « Les premières œuvres sont toujours révélatrices. […] elles offrent un aperçu dense et incisif des intuitions originales qui feront de l'auteur une personnalité à part entière sur la scène littéraire. » (Jérémy LAMBERT, « Le Récit mythique dans *Géologie* : l'émergence d'une parole-trace », dans *Revue internationale Henry Bauchau : l'écriture à l'écoute*, nº 4 : *Henry Bauchau en traduction*, 2011-2012, p. 149.)

Le Bracelet de vermeil n'est pas le premier texte littéraire rédigé par l'auteur[4], il est le premier à être publié, ce qui lui confère un statut inaugural. Aussi peut-on envisager ce roman comme un laboratoire qui préfigure la suite de la production littéraire de Dalens et qui révèle un certain nombre de tendances fondamentales de son imaginaire. Si la souffrance et la mort augmentent le caractère mélodramatique du *Bracelet de vermeil*, elles ne se limitent pas à cette fonction lacrymale, mais revêtent une signification tragique, puisqu'elles sont la conséquence d'un *fatum*. Éric Jansen s'est vu confier par son père mourant la poursuite d'une mystérieuse mission familiale, dont témoigne le bracelet qu'il lui a remis, sur lequel sont gravés des signes sibyllins. Passant l'été dans un camp scout à Birkenwald, en Alsace, Éric sympathise avec Christian d'Ancourt, qui l'aide à déchiffrer l'énigme dont il est le dépositaire. À l'occasion d'une expédition nocturne dans les souterrains du château de Birkenwald, Christian découvre l'explication du mystère : chaque année 36 de chaque siècle, un descendant de la famille d'Éric doit tuer un descendant de la famille de Christian afin de perpétrer une vengeance familiale séculaire. Celle-ci perpétue le châtiment d'un crime originel : l'opposition meurtrière de la famille d'Ancourt à la famille Jansen (« Jadis, les parents de Christian avaient tué, volé, dépouillé ceux d'Éric, qui avaient conçu une terrible vengeance »[5]). Avant de descendre seul dans les entrailles du château, Christian a laissé un message à Éric afin de l'avertir de son expédition. Tombé dans une oubliette, il ne peut compter que sur son ami pour le sauver. Parti à sa recherche, Éric rencontre en cours de route les indices que Christian a relevés avant lui, qui l'éclairent sur le sens de la mission qu'il doit remplir. Il se trouve alors en proie à un dilemme cornélien : respecter le serment fait à son père mourant et abandonner Christian afin que s'accomplisse la vengeance, ou sauver son ami et se parjurer. À contre-cœur, il choisit de rester fidèle à sa parole et d'abandonner Christian, dont la mort est d'ailleurs suggérée par le roman :

> Maintenant, c'était fini, il le savait. Certes, on l'avait bien cherché, mais le souterrain gardait son secret. Il allait mourir tout seul dans ce sombre réduit, alors que le soleil brillait quelques mètres plus haut. [...]
>
> Venue de très loin, comme assourdie par la pierre, la voix des orgues le berçait en un murmure infiniment doux. [...]
>
> Le chant décrut. L'orgue se tut. Christian était extraordinairement lucide. Il fit un grand signe de croix, invoqua Notre-Dame des Loups, Patronne de la Patrouille, joignit les mains, sourit et ne bougea plus.
>
> *

[4] Voir Christian GUERIN, *L'Utopie Scouts de France. Histoire d'une identité collective, catholique et sociale (1920-1995)*, Paris, Fayard, coll. « Pour une histoire du XX^e^ siècle », 1997, p. 176.

[5] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, t. I : *Le Bracelet de vermeil* [1937], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1995, p. 163.

* *

Ainsi s'accomplit pour la sixième fois l'étonnant événement : Christian-Marie-François Liévin disparut ce même jour que trouvèrent leur destin, Robert, Charles, Pierre, Marie- Georges et René, tous seigneurs de Creil et marquis d'Ancourt.[6]

Cette destinée tragique est la conséquence non seulement d'une mésaventure accidentelle, mais aussi d'une faute transgénérationnelle, puisque le garçon expie les exactions de ses aïeux : il devient l'objet d'une vengeance destinée à réparer un crime dont il n'est pas personnellement responsable. Il apparaît ainsi comme une victime sacrifiée, au sens où l'entend René Girard[7]. La vengeance constitue une réponse spontanée à un méfait. Toutefois, au lieu d'apaiser, elle risque d'entraîner les individus ou les communautés qui s'y prêtent dans une spirale de la violence : au méfait initial répond un acte de vengeance, lui-même considéré comme un nouveau méfait qu'il s'agit de venger, et ainsi de suite. Selon Girard, les communautés disposent de deux moyens afin de réaliser une vengeance qui soit pacificatrice et évite la prolifération de la violence : le sacrifice d'une part, le système judiciaire d'autre part. « Dans le premier cas, c'est parce que la victime n'est pas la "bonne" qu'elle n'est pas vengée ; dans le second cas, c'est bien sur la "bonne" victime que s'abat la violence, mais elle s'abat avec une force et une volonté tellement massives qu'aucune riposte n'est possible. »[8] Bien que le châtiment du *Bracelet de vermeil* se répète à l'infini (« *Aussi longtemps que notre race sera, la vôtre souffrira. Voici quatre cents ans qu'au jour anniversaire de nos maux, l'expiation commença* »[9]), il semble capable d'interrompre le cycle de la vengeance, puisque les morts qui émaillent la chronique de la famille d'Ancourt siècle après siècle ne sont pas élucidées (comme l'indique le prologue[10]) et ne peuvent donc pas être vengées. Quant à la logique qui sous-tend la mise à mort pacificatrice de Christian, elle est ambiguë : elle semble appartenir à l'action judiciaire, puisque le manuscrit retrouvé dans le souterrain relate le procès organisé par les ancêtres d'Éric à l'encontre d'un aïeul de Christian[11], Marie-George Liévin de Creil d'Ancourt,

[6] Serge DALENS, *Le Bracelet de vermeil*, *op. cit.*, p. 177-180.
[7] De la théorie girardienne, nous ne retiendrons pas le systématisme qu'elle instaure, qui risque d'en faire l'une de ces « herméneutiques réductives » que conteste Gilbert Durand (*L'Imagination symbolique* [1964], Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1984). Elle offre toutefois une clef de lecture irremplaçable pour interpréter la situation présentée dans *Le Bracelet de vermeil*.
[8] René GIRARD, *La Violence et le Sacré* [1972], Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1998, p. 38.
[9] Serge DALENS, *Le Bracelet de vermeil*, *op. cit.*, p. 159.
[10] *Ibid.*, p. 11-13.
[11] *Ibid.*, p. 158 *sq.*

et que ce texte le tient pour coupable des crimes qu'il doit expier ; elle s'apparente cependant au sacrifice dans la mesure où l'accusé est personnellement innocent des crimes de ceux qui l'ont précédé : « *Hé ! que m'importe à moi !* »[12] s'exclame-t-il, s'excluant ainsi de la transmission de la culpabilité que ses juges veulent lui faire assumer.

La réflexion de Girard à propos de la vengeance prend place dans une théorie plus vaste élaborée à propos du désir humain. Selon lui, la nature du désir est d'être mimétique, c'est-à-dire qu'il se nourrit toujours du désir de l'autre : nous ne désirons jamais spontanément, mais parce qu'un autre possède déjà l'objet que nous convoitons[13]. Ainsi le désir est-il triangulaire : sont en cause non seulement un sujet désirant et un objet désiré, mais encore le médiateur qui déjà désire ou détient le même objet. Ce médiateur est à la fois admiré par le sujet – puisqu'il possède ce qui lui fait envie (ou qu'il l'a visé avant lui) et qu'il est donc paré du prestige attaché à cette possession – et détesté – puisqu'il incarne un obstacle empêchant d'atteindre l'objet convoité. Si l'on peut considérer, d'une manière théorique, que le « premier » désir mimétique ne concerne que deux sujets aux prises avec un même objet, il faut envisager une contagion rapide de ce désir, qui s'étend à l'ensemble de la communauté. Lorsque la crise mimétique est avérée et risque de détruire la collectivité, la violence est parfois reportée sur une personne généralement extérieure au groupe et donc innocente de la violence qui se déchaîne, un bouc émissaire dont le sacrifice doit permettre à la société de se réconcilier : « Dans un univers où le moindre conflit peut entraîner des désastres […], le sacrifice polarise les tendances agressives sur des victimes réelles ou idéales, animées ou inanimées mais toujours non susceptibles d'être vengées, uniformément neutres et stériles sur le plan de la vengeance. »[14] La *vendetta* unilatérale du *Bracelet de vermeil* peut se comprendre dans ce cadre : si les ancêtres d'Éric ont pillé et rançonné ceux de Christian[15], c'est parce qu'ils étaient mus par le désir d'obtenir ce que leurs rivaux possédaient déjà.

Toutefois, cette explication offerte par le roman peut être comprise aussi comme la rationalisation d'une culpabilité moins dicible – parce que moins consciente de la part de l'auteur –, qui serait attachée au mimétisme qui structure la paire formée par Éric et Christian.

---

[12] *Ibid.*, p. 159.
[13] Voir notamment René GIRARD, *Mensonge romantique et Vérité romanesque* [1961], Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1992.
[14] René GIRARD, *La Violence et le Sacré*, *op. cit.*, p. 32-33.
[15] Serge DALENS, *Le Bracelet de vermeil*, *op. cit.*, p. 160.

Sans reprendre ici l'analyse du « duo narcissique » que nous avons développée par ailleurs[16], nous soulignerons simplement l'importance du chapitre 4, dans lequel Christian offre son scalp de patrouille (reçu le jour de sa promesse scoute) à Éric, qui portera désormais cette pièce d'uniforme lui appartenant ; ensuite, Éric choisit de parler de sa mission à son ami (« ici tu es mon seul ami et je ne veux rien avoir de caché pour toi »[17]), qui lui-même fera sienne la quête du jeune prince, partageant ainsi le désir de celui-ci. À partir de ce chapitre, ces personnages constituent un duo autosuffisant (« nous sommes deux maintenant »[18], dira Christian). Bien qu'ils ne soient pas identiques, ils présentent suffisamment de points communs pour se ressembler plus que ne se ressemblent les autres personnages du roman. Or, selon Girard, la non-différenciation est considérée négativement par un certain nombre de communautés : « L'indifférenciation violente peut se répandre si rapidement qu'elle risque de détruire toute la société. C'est pourquoi les hommes essaient d'éliminer tout ce qui est indifférencié »[19] (le cas de figure extrême étant celui des jumeaux : « Il arrive que l'on fasse périr l'un d'eux ou, plus souvent encore, qu'on les supprime l'un et l'autre »[20]). C'est cette indifférenciation que dénoncerait la mise à mort de Christian, suivant une logique anthropologique que le roman exprime, en des termes sociologiques, au moyen de l'injonction transgénérationnelle.

L'alliance : la mort évitée

Le Bracelet de vermeil ne se satisfait cependant pas de cette méfiance meurtrière à l'égard de l'indifférenciation. À l'impératif sacrificiel qu'Éric découvre dans le procès-verbal s'oppose le choix qu'il réalise finalement : sauver son ami et mettre un terme au mécanisme victimaire. Ce faisant, il renonce à la tradition du père et à sa loi implacable, pour privilégier le pair, comme l'y encourage ce qui semble être une voix divine : « […] tu ne devais pas juger avec la commune mesure des hommes […]. […] *Je t'ai donné un ami non pour le perdre, mais pour le sauver.* »[21] La fin du roman, qui montre la conjonction de la communauté des scouts, et

[16] Laurent DEOM, *L'Imaginaire en œuvre. Romans scouts et expérience littéraire*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Recherches comparatives sur les livres et le multimédia d'enfance », 2014, p. 75 *sq.*
[17] Serge DALENS, *Le Bracelet de vermeil*, *op. cit.*, p. 93.
[18] *Ibid.*
[19] Denis JEFFREY, *Rompre avec la vengeance. Lecture de René Girard*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Lectures », 2000, p. 46.
[20] René GIRARD, *La Violence et le Sacré*, *op. cit.*, p. 88.
[21] Serge DALENS, *Le Bracelet de vermeil*, *op. cit.*, p. 192-194.

celle du duo en particulier, indique que la paix et la concorde sont possibles hors de la logique sacrificielle : l'alliance est plus forte que le sacrifice.

La formule de l'alliance ne s'exprime pas seulement dans les termes de l'amitié : celle-ci est souvent sublimée en fraternité. Ce mot rappelle l'univers scout qui sert de cadre au premier roman de Dalens (l'article IV de la loi des Scouts de France édicte que « Le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout »[22]), mais il indique également un lien plus étroit que celui qui serait désigné par l'amitié : le frère est, initialement, celui qui est du même sang, et la fraternité participe ainsi d'une logique mimétique. « Même quand les frères ne sont pas des jumeaux », écrit Girard, « il y a moins de différence entre eux qu'entre tous les degrés de parenté. Ils ont le même père, la même mère, le même sexe, la même position relative, le plus souvent, vis-à-vis de tous les membres de la famille, des plus proches aux plus lointains. C'est entre les frères qu'il y a le plus d'attributs, de droits et de devoirs communs »[23]. L'alliance n'abolit donc pas le mimétisme, mais tend, au contraire, à promouvoir un mimétisme sans sacrifice.

Dans la trilogie *Les Voleurs*, au-delà des duos formés d'abord par Jacques et Vania (*Les Enfants de l'Espérance*[24]) puis par Jacques et Pierrick (*Le juge avait un fils*[25]), le mimétisme s'exprime dans la configuration des frères ennemis, Jacques et Jimmy, opposés depuis le premier tome (et engagés dans un désir triangulaire dont l'objet est Vania) et fraternisant à la fin du dernier tome (*Jimmy*[26]), dont la troisième partie est introduite par cet exergue de Saint-Exupéry : « *Je n'ai point d'ennemis… Dans l'ennemi je cherche l'ami, et il le devient.* »[27] Renversement de la jalousie qui avait d'abord dressé Jimmy contre Jacques, l'amitié n'est pas moins concernée par le mimétisme : « L'amitié est cette coïncidence parfaite de deux désirs. Mais l'envie et la jalousie ne sont pas autre chose. La *mimesis* du désir est à la fois le ressort de ce que l'amitié offre de meilleur et de ce que la haine a de pire. »[28]

---

[22] Voir par exemple Jacques SEVIN, *Méditations scoutes sur l'évangile* [1923 et 1932], Paris, Les Presses d'Île de France, coll. « Fondateurs », 1996, p. 162.
[23] René GIRARD, *La Violence et le Sacré*, *op. cit.*, p. 95.
[24] Serge DALENS, *Les Voleurs*, t. I : *Les Enfants de l'Espérance*, Paris, Alsatia, coll. « Signe de piste », 1954.
[25] Serge DALENS, *Les Voleurs*, t. II : *Le juge avait un fils*, Paris, Alsatia, coll. « Signe de piste », 1967.
[26] Serge DALENS, *Les Voleurs*, t. III : *Jimmy*, Paris, Épi, coll. « Le Nouveau Signe de piste », 1977.
[27] *Ibid.*, p. 149.
[28] René GIRARD, *Shakespeare. Les feux de l'envie*, tr. fr. Bernard VINCENT, Paris, Grasset, 1990, p. 19.

Au sein du cycle du *Prince Éric*, le mimétisme sans sacrifice se rencontre dans *La Tache de vin* avec Jean-Luc et Silvio. Le fonctionnement de ce duo est curieusement analogue à celui du *Bracelet de vermeil* : Christian et le scoutisme avaient aidé Éric à sortir de la peine morale dans laquelle il se trouvait, tandis qu'Éric avait délivré Christian de son enfermement ; Jean-Luc aide Silvio à se dégager de l'emprise de sa tutrice qui l'assigne à résidence, tandis que Silvio et le scoutisme encouragent Jean-Luc à sortir de l'enfermement moral qu'il s'impose à cause de la tache de vin qui le défigure. En outre, l'indifférenciation se manifeste d'une manière apparemment anecdotique, mais qui prend tout son sens dans la perspective girardienne : participant à un grand jeu scout dans lequel il est masqué (afin que l'on ne remarque pas sa tache de vin), Jean-Luc joue la première partie d'un rôle dont Éric assurera la suite ; ce faisant, il est kidnappé à la place du prince, ses ravisseurs l'ayant confondu avec celui qu'ils recherchaient : « Le comte Tadek, croyant s'emparer d'Éric, vient de capturer son sosie d'une nuit[29]. » Ce mimétisme n'entraîne pas la mort de Jean-Luc, dont la fin du roman montre qu'il survit à son opération. Cependant, la postface, qui donne l'occasion de découvrir une version dans laquelle il périt, laisse entendre qu'il n'est pas si facile de se débarrasser du sacrifice.

Le mimétisme est particulièrement remarquable dans le deuxième tome de la saga d'Éric, *Le Prince Éric*[30]. On y retrouve Christian et la patrouille du Loup, qui rejoignent Éric dans sa principauté de Swedenborg à l'occasion de la cérémonie de son sacre. Mais Tadek, le premier conseiller, fait enlever le futur prince pour lui substituer un sosie, Yngve. D'abord, les scouts se laissent abuser par cette mystification, puis ils apprennent, grâce au page d'Éric, que celui qu'ils croient être leur ami n'est que quelqu'un qui lui ressemble. Dalens sauve Éric de la citadelle d'Halsenœy[31] dans laquelle il est séquestré. Toutefois, la tentative de déjouer la destinée meurtrière du mimétisme tourne court : Yngve n'échappe pas à la mort, épuisé par la maladie et les mauvais traitements.

L'espérance : la mort transcendée

[29] Serge DALENS, *La Tache de vin*, *op. cit.*, p. 178.
[30] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, t. II : *Le Prince Éric* [1939], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.
[31] Un nom qui évoque le château d'Elseneur qui sert de cadre à *Hamlet*, étudié par Girard dans *Shakespeare* (*op. cit.*).

Yngve n'est pas une victime sacrificielle au sens de Girard : en aucune façon, il n'est tenu pour coupable d'un crime qu'il devrait expier. Au contraire, le narrateur laisse entrevoir sa pureté : « Son âme de lumière a plu au Seigneur. Il ne connaîtra pas Éric, ne reverra ni Jef, ni Christian, ni les autres. Seul il a vécu, seul il partira pour l'Ineffable Royaume[32]. » Avec la disparition du sosie d'Éric, le roman montre qu'il est illusoire de prétendre maintenir le mimétisme tout en renonçant à la violence ; mais en choisissant la forme de la maladie plutôt que celle d'un juge ou d'un sacrificateur, et en visant une victime que plus aucun discours ne fait passer pour coupable, il cherche une manière de dépasser la logique victimaire archaïque.

Cette tentative est réaffirmée dans le troisième tome de la trilogie initiale du *Prince Éric*, *La Mort d'Éric*[33], dans lequel le prince périt lors de la guerre. Dalens a expliqué que la mort de son héros le plus célèbre s'était imposée à lui (« d'un seul coup, j'ai su qu'Éric allait mourir[34] »), ce qui est révélateur d'une nécessité intérieure : la destinée tragique du mimétisme ne cesse de revenir, en dépit des efforts de l'auteur pour la contrer. Comme c'était déjà le cas pour Yngve, Éric n'est pas tué par une volonté extérieure et son innocence ne fait aucun doute. Blessé, il refuse de monter dans une voiture qui dispose d'une seule place pour l'emmener à l'hôpital, alors qu'un petit garçon (blessé lui aussi) et sa sœur attendent deux places pour être évacués[35]. Le prince ne sauve pas directement l'enfant, mais refuse d'être secouru et de l'abandonner, par ce fait même[36], sur la route. Le sens le plus évident de sa mort serait donc l'adhésion à un système de valeurs dans lequel la protection de la faiblesse jouerait un rôle central[37]. Toutefois, alors que l'on comprendrait l'utilité d'une mort qui servirait à sauver une vie, le sacrifice est ici inutile (la place qu'Éric laisse dans la voiture ne peut profiter à l'enfant, puisque, avec sa sœur, ils ont besoin de deux places). Ne voulant pas renoncer au mimétisme (*La Mort d'Éric* réaffirme le caractère fusionnel de la paire d'amis : « *À nouveau réunis tous les deux, nous ferions des*

[32] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, *op. cit.*, p. 153.
[33] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, t. IV : *La Mort d'Éric* [1943], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996 (le troisième tome de la trilogie initiale devient le tome IV après que *La Tache de vin* y a été intercalée).
[34] Serge DALENS, interrogé par Laurent DEOM, « Entretien avec Serge Dalens », Saint-Cloud, 10 avril 1997 (inédit).
[35] Serge DALENS, *La Mort d'Éric*, *op. cit.*, p. 191.
[36] Le texte n'exprime pas clairement cette causalité, mais elle se devine sans extrapolation abusive.
[37] Voir Laurent DEOM, « Le Prince Éric de Serge Dalens : jeune fauve ou enfant roi ? », dans Christian CHELEBOURG (dir.), *Représenter la jeunesse pour elle-même*, Caen, Minard, coll. « La Revue des Lettres modernes », série « Écritures jeunesse », 2010, p. 132-134.

choses formidables, tandis que seul, j'ai l'impression de perdre la moitié de mes moyens ! »[38], écrit par exemple Éric à Christian), Dalens ne peut éviter la mort qui en est la conséquence. Celle-ci n'a plus de fonctionnalité intelligible, puisqu'elle n'est intégrée à aucun système judiciaire ou sacrificiel clairement observable, et qu'elle n'est suscitée par aucune nécessité narrative (alors que la mort d'Yngve était organisée par Tadek) ; l'auteur tente donc de lui donner du sens, au-delà d'une pente psychologique personnelle dont il ne serait pas conscient. Pour ce faire, il s'appuie sur la doctrine catholique de la réversibilité des mérites, encore largement partagée dans la génération à laquelle il appartient. Cette doctrine s'enracine dans le dogme de la communion des saints, selon lequel il existe une solidarité mystique entre les fidèles, à travers l'espace et à travers le temps. En vertu de cette union surnaturelle, « les mérites obtenus par les saints, les bonnes œuvres ou les souffrances des justes profitent à l'ensemble de la communauté de l'Église »[39]. Envisagée au prisme de cette doctrine, la mort du prince correspond à l'ordre des choses, comme le sous-entend cette phrase qui indique l'existence d'une loi sous-jacente à laquelle elle serait ordonnée : « Tout était bien ainsi. »[40]

Cette justification par la réversibilité apparaît plus clairement à la fin de l'œuvre de Dalens, dans *La Couronne de pierres*, publié en 1980, qui constitue le dernier roman important de l'auteur (hormis les suites du *Prince Éric* que sont *Éric le Magnifique* et *Ainsi régna le prince Éric*) — et celui auquel il était le plus attaché[41]. Ce livre raconte l'histoire de Tarcisius, ce jeune diacre qui, au IIIe siècle, fut martyrisé parce qu'il avait refusé de livrer l'hostie qu'il portait. Lapidé par ses agresseurs, Tarcisius offre sa mort pour son ami Flavius : « "Seigneur qui m'ouvrez votre Paradis, ne vous pencherez-vous pas sur votre enfant qui souffre, ne vous manifesterez-vous pas à mon frère Flavius ? Pour qu'il vous serve et qu'il vous aime… Seigneur, me voici… Je vous vois mon Dieu, je vois votre lumière…" »[42] Entre les deux garçons, jadis opposés, règne une amitié (presque) parfaite : « D'ailleurs il [Tarcisius] aime sincèrement Flavius. Aucune ombre ne subsiste de leurs dissentiments anciens, seul demeure ce fossé que rien ne peut combler, mais auquel on évite d'un commun accord de faire

[38] Serge DALENS, *La Mort d'Éric*, *op. cit.*, p. 34.
[39] Bernard QUEMADA (dir.), *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960)*, t. XIV : *Ptère-salaud*, Paris, Gallimard, 1990, *s. v.* « Réversibilité ».
[40] Serge DALENS, *La Mort d'Éric*, *op. cit.*, p. 191.
[41] Voir Laurent DEOM, « Entretien avec Serge Dalens », *op. cit.*
[42] Serge DALENS, *La Couronne de pierres*, Montsûrs, Résiac, 1980, p. 272.

allusion[43]. » Ce fossé tient au fait que Tarcisius est chrétien, au contraire de Flavius ; ils ne partagent donc pas le même désir. Offrant ses tourments pour que son ami se convertisse (et pour qu'il recouvre la santé), Tarcisius réaffirme le caractère impérieux du mimétisme en même temps que la mort qui l'accompagne nécessairement. Cette offrande est suivie d'effet, puisque, au moment où Tarcisius expire, Flavius entend une voix qui à la fois lui annonce la guérison de ses jambes et l'incite à la conversion : « Lève-toi, Flavius, LEVE-TOI ET MARCHE. J'ai exaucé Tarcisius qui chaque jour demandait ta guérison. Le voici désormais avec Fabrice à ma droite. Moi, ton Seigneur, j'ai besoin de bras pour ma moisson. Viens, prends sa place. »[44] Cette invitation à *prendre la place* de Tarcisius renforce la logique mimétique, désormais cautionnée par l'intervention divine : comme dans *Le Bracelet de vermeil*, où une voix intérieure encourageait Éric à sauver son ami à l'encontre de la promesse faite à son père, une autorité transcendante vient justifier le mimétisme. Celui-ci apparaît d'ailleurs d'une manière éclatante dans la figure mortelle de Tarcisius : « Ils ont orné sa tête d'une couronne si précieuse qu'elle n'a pas de prix : une couronne de pierres. »[45] Cette couronne, qui symbolise à la fois la gloire et les instruments du martyre, rappelle la couronne d'épines du Christ sur la croix, et établit entre Tarcisius et celui qu'il a pris pour modèle durant sa vie une similitude qui justifie la logique mimétique. Le chapitre de la mort de Tarcisius se clôt d'ailleurs sur les paroles du *Te Deum*, qui évoquent la vie éternelle (« *Tu ouvres aux croyants le royaume du ciel* »[46]) et la défaite de la mort (« *La mort ne pourra me confondre…* »[47]). C'est le dernier maillon du processus installé par Dalens : ayant constaté que le mimétisme risquait de conduire à la mort, il a tenté d'éviter celle-ci, mais en vain ; au lieu de renoncer au mimétisme, il accepte le destin fatal qui va de pair avec lui, mais en en faisant l'instrument d'une légitimation définitive du mimétisme, qui débouche finalement sur l'abolition de cette mort qui semblait d'abord inévitable.

Ce processus se trouvait déjà en germe dans *Le Prince Éric* : « Un jour son corps, son pauvre corps souffrant ressuscitera glorieux »[48], affirme le narrateur à propos d'Yngve. Il était

[43] *Ibid.*, p. 143.
[44] *Ibid.*, p. 275.
[45] *Ibid.*, p. 272.
[46] *Ibid.*, p. 276.
[47] *Ibid.*
[48] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, *op. cit.*, p. 153.

également perceptible dans *L'Étoile de pourpre*, où l'indifférenciation[49] se solde par la mort d'un Denis qui n'a rien perdu de sa pureté (« La boue n'avait point sali son visage »[50]), et par l'évocation en postface de celle de Baudouin, en des termes qui associent le mimétisme et la victoire de la vie sur la mort : « Dans sa vie tout entière, on chercherait vainement une faille, une tache. Aussi doit-il être proposé en exemple à qui croit à l'œuvre des Hommes et à l'incompréhensible amour de Celui qui a promis de les ressusciter glorieux au dernier jour. »[51]

Il faut attendre les années 1980 pour que cette logique trouve son aboutissement, d'abord dans *La Couronne de pierres*, ensuite dans les deux œuvres qui complètent le cycle du *Prince Éric. Éric le Magnifique*, publié en 1984, s'ouvre sur cette citation de Gogol : « *Il n'y a pas de lien plus sacré que celui de la fraternité.* »[52] Dans la lettre qu'il adresse à son ami Silvio avant de mourir, Yngve écrit : « *J'ai de la peine, et tu en auras aussi. Mais je vais retrouver Olivier et nous veillerons sur toi, parce que tu seras toujours notre ami et moi toujours le tien.* [§] *Adieu, Silvio, ou plutôt non, Au REVOIR !* »[53] Quant à *Ainsi régna le prince Éric*, paru en 1992, il s'ouvre sur l'affirmation de la défaite de la mort, par une citation de la Première Épître de Paul aux Corinthiens (« *"Ô Mort, où est ta Victoire ?"* »[54]), et se termine sur ces mots à propos du prince : « Sa courte vie, toute d'amour et d'amitié, fait dire à ceux qui l'ont connu : "Il n'est pas vraiment mort, puisqu'il vit dans nos cœurs." Et à ceux qui enseignent l'Histoire : "Ainsi régna le prince Éric, ainsi devraient régner tous les princes qui gouvernent la Terre." »[55] De cette façon, l'abolition de la mort est déclarée en même temps qu'est réaffirmé le primat du mimétisme. Ainsi, ce n'est plus le sacrifice qui prédomine, non plus qu'une alliance qui tenterait d'éviter la souffrance et la mort, mais une espérance qui transcende cette mort en la dépouillant de son caractère définitif.

---

[49] Dans le premier tome, *Les Prisonniers*, Denis feint d'être malade de la lèpre, comme Baudouin, afin que celui-ci veuille bien se laisser approcher par lui (Serge DALENS, *L'Étoile de pourpre* [1959], t. I : *Les Prisonniers*, Paris, Alsatia, coll. « Safari – Signe de piste », 1973, p. 134) ; dans le second tome, *Les Lépreux*, la même arme blesse les deux garçons : « Denis se jette de côté, sur le Roi pour le préserver. Et le même cimeterre, giclant d'eau, ouvre du même coup, les deux cottes, les deux corps. Sangs confondus, Baudouin se retient à Denis, Denis se retient à Baudouin. » (Serge DALENS, *L'Étoile de pourpre* [1959], t. II : *Les Lépreux*, Paris, Alsatia, coll. « Safari – Signe de piste », 1974, p. 63.)
[50] Serge DALENS, *Les Lépreux*, *op. cit.*, p. 169.
[51] *Ibid.*, p. 207.
[52] Serge DALENS, *Le Prince Éric*, t. V : *Éric le Magnifique* [1984], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996, p. 6.
[53] *Ibid.*, p. 273.
[54] Serge DALENS, *Le Prince* Éric, t. VI : *Ainsi régna le prince Éric* [1992], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996, p. 8.
[55] *Ibid.*, p. 361.

Conclusion

Avec ce troisième temps, celui de l'espérance, les personnages qui payent de leur vie leur adhésion au mimétisme constituent autant de figures christiques, innocentes, offertes pour la rédemption d'autrui, et traversant une mort qui se révèle finalement promesse de vie. Telle est, pour Serge Dalens, la résolution d'un cheminement à la fois littéraire et spirituel. C'est en effet sur le plan spirituel que se déroule pour lui le dilemme du mimétisme qu'il tente de résoudre dans son œuvre. Dans un texte des *Contes du bourreau*, « La Marque de Satan », ce combat apparaît en pleine lumière : lorsque Michel, l'ami du jeune lépreux Renaud, lui propose d'être guéri de son mal et de concurrencer sa propre beauté (« Un mot, un seul, et te voilà plus beau que moi »[56]), il réclame en échange son âme, ce à quoi Renaud répond, en toute conscience de cette logique mimétique : « Plus beau que toi ? Mais ce garçon qui est là, face à moi, ce n'est pas toi. Tu as volé ce visage… comme tu volerais mon âme, si cela ne dépendait que de toi. »[57] Empruntant par antiphrase le nom de l'archange qui terrasse le Diable, Michel est en réalité Satan. Or, celui-ci est, selon Girard, le principe mimétique par excellence :

> Certaines légendes médiévales et contes traditionnels contiennent des échos de la conception évangélique de Satan. On y voit un homme du monde aimable, généreux, toujours prêt à combler les hommes de bienfaits en échange de très peu de chose, semble-t-il. Sa requête unique c'est qu'une âme et une seule lui soit réservée. […] L'exigence paraît modeste, presque infime à côté des bénéfices promis, mais le mystérieux gentleman ne peut pas y renoncer. Si elle n'est pas satisfaite, instantanément tous les dons du généreux bienfaiteur s'évanouissent et il s'évanouit avec eux. Il n'est autre que Satan, bien entendu, et, pour le mettre en fuite, il suffit de ne pas céder à son chantage. Il y a là une allusion assez claire à la toute-puissance du mécanisme victimaire dans les sociétés païennes et à sa perpétuation sous des formes voilées, souvent atténuées, dans les sociétés chrétiennes.[58]

Dans « La Marque de Satan », le mimétisme représente une menace de perdition. Mais est-il si simple d'y renoncer, quand l'enjeu est aussi intime et aussi impérieux qu'un corps embelli, délivré des maux qui le grèvent ? Ce que révèle ce conte, c'est que le désir mimétique de Dalens a trait au corps – le sien et celui d'autrui. « Pourquoi souffre-t-on ainsi rien qu'à voir

---

[56] Serge DALENS, *La Plume verte et autres Contes pour Roland* [1957], Paris, Fleurus, coll. « Signe de piste », 1995, p. 140 (le recueil auquel est intégré le texte « La Marque de Satan » est d'abord intitulé *Contes du bourreau* en 1943, puis *La Plume verte* dans certaines rééditions).
[57] *Ibid.*
[58] René GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair* [1999], Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche », 2001, p. 61.

un visage humain ? On peut regarder et regarder, souffrir et encore souffrir, mais dans cette souffrance il y a un bonheur cruel qui ravage le cœur. Je ne savais que penser, j'aurais voulu mourir. »[59] Ces propos de Julien Green dans *Terre lointaine* dévoilent à quel point ce désir, parfois retourné sur soi – « Chercher soi en beau »[60], écrit Arthur Dreyfus –, porte un enthousiasme qui se paye de tourments. Afin de ne pas succomber aux risques terrestres du désir de la beauté d'autrui, Dalens fait du corps guéri un corps glorieux, passé de l'autre côté de la mort. C'est donc au-delà de cette mort qu'il vise finalement ce qu'il cherche éperdument. Ainsi déjoue-t-il la transcendance impérieuse de l'anthropologie qui veut que le mimétisme soit interdit, de même que celle, non moins prégnante, de la sociologie familiale et des censures internes, suspicieuses à l'égard du désir d'un autre qui ne serait pas suffisamment autre. À leur place, il installe une autre transcendance, celle d'une mort qui soit promesse d'un mimétisme sans faille, délivré de toute souffrance et de toute culpabilité.

BIBLIOGRAPHIE

DALENS Serge, *Les Voleurs*, t. I : *Les Enfants de l'Espérance*, Paris, Alsatia, coll. « Signe de piste », 1954.

—, *Les Voleurs*, t. II : *Le juge avait un fils*, Paris, Alsatia, coll. « Signe de piste », 1967.

—, *L'Étoile de pourpre* [1959], t. I : *Les Prisonniers*, Paris, Alsatia, coll. « Safari – Signe de piste », 1973.

—, *L'Étoile de pourpre* [1959], t. II : *Les Lépreux*, Paris, Alsatia, coll. « Safari – Signe de piste », 1974.

—, *Les Voleurs*, t. III : *Jimmy*, Paris, Épi, coll. « Le Nouveau Signe de piste », 1977.

—, *La Couronne de pierres*, Montsûrs, Résiac, 1980.

—, *La Plume verte et autres Contes pour Roland* [1957], Paris, Fleurus, coll. « Signe de piste », 1995.

—, *Le Prince Éric*, t. I : *Le Bracelet de vermeil* [1937], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1995, p. 163.

[59] Julien GREEN, *Terre lointaine* [1966], dans Julien GREEN, *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 1063.
[60] Arthur DREYFUS, *Histoire de ma sexualité*, Paris, Gallimard, 2014, p. 199.

—, *Le Prince Éric*, t. II : *Le Prince Éric* [1939], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.

—, *Le Prince Éric*, t. III : *La Tache de vin* [1947], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.

—, *Le Prince Éric*, t. IV : *La Mort d'Éric* [1943], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.

—, *Le Prince Éric*, t. V : *Éric le Magnifique* [1984], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.

—, *Le Prince Éric*, t. VI : *Ainsi régna le prince Éric* [1992], Paris, Fleurus, coll. « Roman d'aventures », 1996.

DEOM Laurent, *L'Imaginaire en œuvre. Romans scouts et expérience littéraire*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Recherches comparatives sur les livres et le multimédia d'enfance », 2014.

GIRARD René, *Shakespeare. Les feux de l'envie*, tr. fr. Bernard Vincent, Paris, Grasset, 1990.

—, *Mensonge romantique et Vérité romanesque* [1961], Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1992.

—, *La Violence et le Sacré* [1972], Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1998.

—, *Je vois Satan tomber comme l'éclair* [1999], Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche », 2001.

JEFFREY Denis, *Rompre avec la vengeance. Lecture de René Girard*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Lectures », 2000.